

Présentation

Dossier d'accompagnement
de la conférence / concert
du **vendredi 8 avril 2011**
programmée en partenariat
avec le **Centre culturel**
de **Cesson-Sévigné**,
dans le cadre du



projet d'éducation artistique de l'**ATM**
et des **Champs Libres**.

Cycle : "Décryptage du rock"

Conférence-concert
"LE ROCK DANS LA SOCIÉTÉ"

Conférence de **Pascal Bussy**
Concert de **The Wankin' Noodles**

Dès son explosion à la fin des années cinquante, le rock se trouve dans une situation ambiguë : d'un côté, il est en opposition avec les valeurs puritaines de la société américaine ; de l'autre, il devient un produit de consommation multiforme (disque, concert, radio, etc.) qui non seulement s'intègre rapidement dans le quotidien de toute une génération mais qui en plus va peu à peu se trouver au centre d'une véritable industrie.

Au cours de cette conférence, et avec le recul dont nous disposons aujourd'hui, nous évoquerons quelques moments forts de l'histoire du rock : son rôle dans la contre-culture, son implication dans le champ politique - des luttes sociales aux révolutions modernes -, l'influence qu'il a eue dans des domaines comme l'art et la mode. Tout cela nous permettra d'analyser la richesse de son impact qui rime, aux Etats-Unis bien sûr mais aussi notamment en Angleterre et en France, avec plaisir, distraction, mais aussi avec engagement et utopie, ces notions n'étant pas forcément incompatibles. Enfin, nous tenterons d'expliquer ce que signifie en 2011, soit plus d'un demi-siècle après sa naissance, le terme "rock", sans oublier l'esprit et l'attitude qui l'accompagnent.

Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les "Bases de données" consacrées aux éditions 2005, 2006, 2007, 2008, 2009 et 2010 des Trans, tous en téléchargement gratuit sur www.jeudelouie.com

"Une source d'informations qui fixe les connaissances
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre
le fil de la recherche si il le désire"

Dossier réalisé par **Pascal Bussy**
(Atelier des Musiques Actuelles) en mars 2011.



1 - Une musique rebelle



Dès sa naissance dans les années cinquante à Memphis et à New York, le rock'n'roll est une révolution esthétique mais c'est aussi un phénomène social complexe, ne serait-ce que par la multiplicité de ses origines.

À travers le blues, il porte en lui l'histoire de l'esclavage dans les états du sud ; par le rhythm'n'blues, il est le reflet de toutes les migrations urbaines des années qui ont suivi la crise de 1929 ; grâce au boogie-woogie, il renvoie aux prémices de l' "entertainment" et à la civilisation de la distraction ; par le gospel, il possède un côté religieux et cet aspect participatif qui provient des chants à base de "questions réponses" ; à travers la country et d'autres musiques traditionnelles, il porte en lui des traces de folklores apportés par les migrants européens. On le voit, l'archétype du pionnier du rock'n'roll n'existe pas, et qu'il s'appelle Elvis Presley, Ike Turner, Johnny Cash, Chuck Berry, Bill Haley ou Ray Charles, chacun est issu d'un vaste brassage d'éléments ruraux et urbains, profanes et spirituels, et qui proviennent à la fois de la culture blanche et de la culture noire.

Dans toutes ces musiques sources, il est intéressant de remarquer que les premiers titres qui comportent le mot "rock" sont le fait d'artistes à la très forte personnalité, qui se distinguent chez leurs pairs comme des figures charnières ou en rupture : citons la blueswoman Trixie Smith qui chante "My Man Rocks Me With One Steady Roll" en 1922, le pianiste et chef d'orchestre de jazz Duke Ellington qui compose en 1930 "Rockin' In Rhythm", la chanteuse gospel Sister Rosetta Tharpe dont l'un des thèmes-fétiches quelques années plus tard s'intitule "Rock Me".

Lorsque le rock explose aux États-Unis, la société américaine est le théâtre de graves problématiques. La Cour Suprême a voté le principe d'égalité de tous les citoyens américains et a déclaré que la ségrégation était anti-constitutionnelle, mais les barrières entre Blancs et Noirs restent très présentes. En 1955, quelques mois après qu'Elvis Presley ait enregistré "That's All Right (Mama)", Martin Luther King appelle au boycott des compagnies de transport qui pratiquent encore la ségrégation, et en 1957 l'armée intervient à Little Rock pour que des enfants noirs puissent être admis dans l'école de leur ville. On est aussi en pleine guerre froide et la "chasse aux sorcières" anti-communiste orchestrée par le sénateur McCarthy bat son plein.

Mais malgré ces bavures qui subsisteront encore longtemps et dont les germes ne sont d'ailleurs pas totalement éteints aujourd'hui, les États-Unis de l'après-guerre sont également une nation victorieuse, qui a acquis une position de suprématie à l'échelle du monde ; un pays dominant, qui se veut aux avant-postes d'une idéologie basée sur le libéralisme et qui est sous-tendu par un esprit conquérant, tant au niveau d'une certaine morale que des nouvelles frontières dont les prochaines étapes seront l'espace et la lune... Il règne dans les classes dominantes et dans les classes moyennes émergentes une euphorie basée sur une prospérité économique insolente. La société s'uniformise, c'est l'avènement de l'"American way of life" avec ces deux symboles de la réussite que sont la voiture et la télévision.

Une grande partie de la jeunesse réfute ce paysage lisse et d'autant plus triste que la culture n'y a guère de place. Les radios blanches diffusent de la variété insipide, et le seul véritable héros du moment, né en 1935, est sans doute... Superman, qui connaît un âge d'or jusqu'en 1955 et dont les aventures se déclinent au fil de livres illustrés et de dessins animés.

En 1951, "L'attrape-cœurs" ("Catcher In The Rye") de J.D. Salinger, est le premier roman qui est l'histoire d'un adolescent new-yorkais en pleine rupture sociale, montrant ainsi qu'une autre trajectoire est possible, même si ses lendemains sont très incertains. Mais ce sont surtout trois films qui vont contribuer à faire comprendre qu'une Amérique différente est en train de naître. "L'équipée sauvage" ("The Wild One") de Laslo Benedek en 1953, "La fureur de vivre" ("Rebel Without a Cause") de Nicholas Ray en 1955, puis "Graine de violence" ("Blackboard Jungle") de Richard Brooks la même année,

1 - Une musique rebelle (suite)



peignent une société où apparaissent des gangs de motards, des bandes rivales, et des combats au couteau. Dans "L'équipée sauvage" et "La fureur de vivre", Marlon Brando et James Dean, préfigurant la posture du rocker en blouson de cuir, incarnent une jeunesse qui éprouve un sentiment d'injustice, pense et agit différemment. Quant à "Graine de violence", c'est le premier film grand public de l'histoire du cinéma qui propose du rock'n'roll dans sa bande son, puisqu'il contient le fameux thème de Bill Haley & The Comets, "Rock Around The Clock", enregistré un an plus tôt, et qui est l'un des actes de naissance de cette musique. Avec sa fameuse introduction "One, two, three o'clock, four o'clock, rock", ce morceau de deux minutes et onze secondes fait pénétrer le rock'n'roll dans la réalité sociale, en lui donnant de facto son statut de musique rebelle. Avec toutefois un malentendu dont les retombées ne sont pas tout à fait éteintes aujourd'hui : un jeune qui écoute du rock est forcément un délinquant en puissance... Le constat se vérifiera par exemple à la fin des années cinquante en France, au moment de l'apparition du phénomène des "blousons noirs", chaque adolescent écoutant du rock ou à plus forte raison pratiquant le rock étant de fait assimilé à un "mauvais garçon".

Pour les générations de l'immédiat après-guerre, le rock'n'roll (on ne dit pas encore "rock" tout court) est le symbole d'une liberté d'autant plus forte qu'elle est inédite, autant aux États-Unis qu'en Angleterre ou en Europe continentale où elle va s'installer au début des années soixante. Il ya dans ses rythmes une rage de vivre, une opposition avec le puritanisme ambiant, une excitation, un côté "interdit" et "anti quelque chose", même si l'objet de cette contestation est parfois flou, regroupant l'école, la famille, "les institutions" en général, "la société" plus largement encore.

Qu'il s'agisse de James Dean sur un écran ou d'Elvis Presley et plus tard des Beatles et des Rolling Stones sur une scène, les jeunes s'identifient à ces nouvelles "vedettes" qui possèdent un charisme et savent faire vibrer les foules. Cette musique, avec le fort impact émotionnel qu'elle génère et les tensions qu'elle attise, devient un exutoire naturel par rapport à l'autorité familiale et sociale. Elle aide l'adolescent dans sa position de rébellion et le fait sortir de l'ennui.

Rock'n'roll, rockabilly, rock anglais et rock des autres pays, hard rock et heavy metal, rock progressif, punk, new wave, grunge, écoles indépendantes, le rock changera considérablement au fil des décennies suivantes, à la fois sur le plan de son esthétique mais aussi des contextes sociaux de sa création et de son développement, mais il gardera toujours en lui un peu de l'esprit de ses débuts, ce mélange attachant d'innocence et de désir de contre-pouvoir.

"La culture adolescente, qui opère sa première cristallisation à partir des films de James Dean, va fixer son bouillon essentiel de culture non plus sur le film, mais sur le rock, la musique, la chanson, la danse."
Edgard Morin, sociologue et philosophe français né à Paris en 1921, in "Les stars", 1957, réédité en 1972.

Pour faire plus vrai (et plus rebelle ?), les rockers non-anglophones se rebaptisent : en France, Jean-Philippe Smet se réincarne en Johnny Hallyday, Claude Moine et Hervé Forniéri deviennent Eddy Mitchell et Dick Rivers. Au même moment au Congo, le futur Papa Wemba se donne pour patronyme à ses débuts Jules... Presley. Trente ans plus tard, le bassiste et le batteur du groupe suédois The Hives se font appeler Dr. Matt Destruction et Chris Dangerous.

Édith Piaf, avec "L'homme à la moto", adaptation française de Jean Dréjac d'après "Black Denim Trousers And Motorcycle Boots" de Jerry Leiber et Mike Stoller écrit pour le groupe vocal américain The Cheers, a été la première artiste en 1956 à se faire l'écho du phénomène des bandes. Sa chanson commence ainsi : "Il portait des culottes, des bottes de moto, Un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos, Sa moto qui partait comme un boulet de canon, Semait la terreur dans toute la région."

2 - La musique de la révolution sexuelle



Le rock n'est pas la première musique à avoir joué avec les mots pour exprimer des pensées ou des envies liées au sexe. Le nom du "boogie-woogie", par exemple, cette musique née au début du siècle et jouée au piano de façon très rythmique, peut se traduire par "musique de danse et de sexe". Avant le rock, sans parler des chansons libertines, des artistes de blues et de rhythm'n'blues étaient passés maîtres dans l'art de l'allusion sexuelle, souvent à travers une métaphore. En 1947, Roy Brown, un artiste de La Nouvelle Orléans, chantait "Good Rockin' Tonight", autrement dit "Une bonne baise ce soir". À la même époque, Louis Jordan avait à son répertoire "That Chick Is Too Young To Fry", autrement dit "Cette petite poule est trop jeune pour passer à la friture".

Mais avec l'arrivée du rock le vocabulaire devient plus direct. Alan Freed, animateur d'une radio de Cleveland et inventeur de l'expression en 1950, d'où son statut de "père du rock'n'roll", savait certainement que l'association des deux mots "rock" et "roll" était en puissance un synonyme de "faire l'amour". Des expressions à double sens pullulent, comme "Come, come baby" qui signifie "Viens, viens petite", et qui est une invitation à la jouissance autant qu'à la promenade, ou encore "Shake your hand" ("Secoue ta main"), qui sonne comme un appel à la masturbation. Quant à "Tutti Frutti", le morceau étendard de Little Richard qui date de 1955, il est célèbre par son onomatopée "A woo bop a loo bop a lop bam boom" qui sonne comme un cri de ralliement du rock'n'roll, mais dans lequel certains analystes voient aussi un hommage au cunnilingus... Clairement, il y a dans des morceaux comme celui-ci un très fort sentiment d'urgence sexuelle, exprimé par le chanteur et ses musiciens, et souvent ressenti par ceux qui l'écoutent.

Dans l'hypocrisie d'une société qui est encore très fermée, ce sont la radio mais plus encore la télévision qui seront le vrai détonateur. Les premières captations de rock'n'roll pour le petit écran, et notamment celles d'Elvis Presley avec ses déhanchements si suggestifs, ont autant d'effet sur les adolescentes - et les adolescents - que lors de ses concerts, à tel point que les cameramen sont priés de cadrer le chanteur au-dessus du bassin. L'un des surnoms de Presley est d'ailleurs dès ses débuts... "Elvis the Pelvis".

Dans l'imagerie du rock, la dimension sexuelle se cristallisera à la fois sur le chanteur (type Mick Jagger des Rolling Stones ou Jim Morrison des Doors) et le guitariste soliste (la plupart des groupes de rock garage puis de hard rock), le même artiste pouvant quelquefois tenir les deux rôles à la fois, tels Jimi Hendrix ou Prince qui sont tous les deux allés très loin dans le mime d'actes sexuels sur scène, le premier en "outrageant" régulièrement son équipement scénique, le second en jouant une scène de fellation avec sa partenaire Patricia Apollonia Koterok dans "Purple Rain", sur fonds d'une rythmique rock-funk trépidante, réglée au cordeau et particulièrement inventive.

La guitare électrique, même si ses premiers pionniers sont des jazzmen comme Charlie Christian à la fin des années trente, peut être considérée comme une extension phallique "naturelle" des guitaristes de rock. Ceux-ci évoluent dans une culture tout de même très machiste, un monde où à de très rares exceptions les femmes tiennent le rôle de faire-valoir, où les histoires de prouesses sexuelles sont légion et où il est parfois difficile de faire la part du mythe et de la réalité, voir par exemples les autobiographies de Bill Wyman et de Keith Richards des Stones. Dans ce sens, le rock reproduit le modèle dominant.

Sur ce chapitre, gardons plutôt en tête en guise de conclusion provisoire les belles images du "Summer of love", cet "été de l'amour" de l'année 1967, où dans une fraîcheur riante et une belle spontanéité, les enfants du baby boom chantent, pratiquent et font découvrir à la terre entière l'amour libre, sans souci du lendemain.

À partir de 1968, la plasticienne Cynthia [Plaster Caster](#), qui se décrit en "groupeuse repentie", devient célèbre en réalisant des moulages de sexes masculins de rock stars. Protégée de Frank Zappa, son premier "modèle" est Jimi Hendrix. Suivront ensuite notamment Mick Jagger, Wayne Kramer du MC5, Jello Biafra des Dead Kennedys, et Paul Barker de Ministry.

3.1 - Folk, rock et contre-culture

Les premiers apôtres historiques de la contre-culture sont les "protest singers", des "chanteurs protestataires" souvent nomades qui chantent en s'accompagnant au banjo ou à la guitare acoustique et qui se rattachent à la scène folk américaine. Leur répertoire est basé sur la tradition orale et la mémoire collective, et il se compose en général d'anciennes ballades venues d'Irlande, d'Écosse ou d'Angleterre, datant de deux voire trois siècles, qu'ils "rénovent" au fil du temps et de l'actualité.

Né en 1919 et toujours en activité, Pete Seeger est le représentant emblématique de cette scène. Père et grand-père de tous les chanteurs engagés du monde, il a peint sur sa guitare la phrase "this machine kills fascists" ("cette machine tue les fascistes"). Ses "protest songs" sont des refrains "efficaces" contre ses trois ennemis de toujours, "les capitalistes, les fascistes et les conformistes". Véritable "voix de l'autre Amérique", Seeger s'est beaucoup intéressé au travail de collectage d'Alan Lomax et il a été victime de la chasse aux sorcières au début des années cinquante. Ses chansons ont notamment soutenu les grèves des mineurs ("Which side are you on ?"), les luttes pour les droits civiques des Noirs ("We shall overcome") et celles contre la guerre au Vietnam ("Study war no more").

Autour de lui et de Woody Guthrie gravitent des mouvements militants, des écrivains comme Jack Kerouac et ceux de la "Beat generation", William Burroughs et Allen Ginsberg en tête, dont l'un des héritiers sera le poète John Giorno, fondateur du label Giorno Poetry Systems sur lequel il éditera nombre d'œuvres se rattachant à l'avant-garde : Burroughs, Ginsberg, Brion Gysin, mais aussi Laurie Anderson, Patti Smith, Diamanda Galas, Sonic Youth, et bien d'autres encore.

C'est dans le sillage de cette scène de "protest singers" que sont apparus Bob Dylan et Joan Baez. Au début des années soixante, les premières chansons de Dylan sont très engagées, et l'un des morceaux phares de ses débuts reste "With God on our side", une chanson anti-militariste aussi forte que "Le déserteur" de Boris Vian et qui est toujours d'actualité. Lorsque Dylan se recentre sur une inspiration plus mystique et presque exclusivement poétique, à partir de son passage à l'électricité en 1965, il est rejeté par la plupart de ceux qui l'ont encensé à ses débuts dont Pete Seeger, ce qui est d'ailleurs une belle "leçon d'intolérance" comme on en voit souvent en musique - tous styles confondus. Un peu comme si certains, et souvent le public en tête, se sentaient "trahis" par la nouvelle direction qu'un créateur donne à son art...

Joan Baez est certainement l'une des artistes les plus intègres de cette génération. Depuis ses débuts et notamment son premier passage au festival folk de Newport en 1959 (elle y reviendra en 2009 !), elle conçoit son statut d'artiste comme une mission, et le met au service de toutes les grandes causes de son époque. Impressionnée par les discours de Martin Luther King sur la non-violence, elle participe aux marches pour les droits civiques, aux manifestations contre la guerre du Vietnam, travaille avec des mouvements pacifistes et s'implique contre la peine de mort ; elle effectue de nombreux voyages "politiques" : en 1972 au Vietnam, en 1981 au Chili et en Argentine, en 1989 à Bratislava en Slovaquie, en 1993 à Sarajevo en Bosnie-Herzégovine. Son répertoire est éclectique et comporte, outre ses propres compositions, des morceaux de Bob Dylan, Leonard Cohen, Léo Ferré, sans oublier l'emblématique chanson de Sacco & Vanzetti, en hommage aux deux anarchistes d'origine italienne. Très honnête quand elle évoque certains "trous" dans sa carrière, elle avoue avoir traversé un "tunnel" parce qu'"Il n'y avait plus de Viêt-nam évident"...

On trouve aussi à côté de Bob Dylan et Joan Baez, qui ont d'ailleurs partagé leur vie pendant quelque temps, des personnalités moins connues tel Richard Fariña, mort en 1966 à 29 ans, et qui était le mari de Mimi Baez sœur de Joan.

"La question n'est pas :
est-ce de la bonne musique ?
Mais plutôt : à quoi sert cette musique ?"
Pete Seeger, chanteur et auteur-compositeur américain né à New York en 1919.

3 - Le rock dans le champ politique (suite)



De père cubain et de mère irlandaise, il appartenait lui aussi à la scène folk et fut un activiste à part, voyageant à Cuba à la fin de la révolution cubaine, stigmatisant la corruption, dénonçant les pièges de la drogue. Parmi les héritiers des "protest singers" se trouvent aussi bien des artistes folk solitaires voire coupés du monde, voir une Joni Mitchell ou un Leonard Cohen, et des rockers satiristes, comme les Fugs d'Ed Sanders à New York et bien sûr Frank Zappa à la tête de ses Mothers Of Invention, l'un des musiciens les plus originaux de la scène californienne, à contre-courant de la scène hippie, concepteur de disques extrêmement variés (de la musique contemporaine au jazz) et de concerts où les morceaux étaient souvent entrecoupés de sketches humoristiques.

"Je veux être considéré comme un poète de jazz soufflant un long blues au cours d'une jam-session un dimanche après-midi".

Jack Kerouac, écrivain et poète américain né en 1922 et mort en 1969, in "Mexico City Blues" (1959).

Pete Seeger, tout comme Bob Dylan, Frank Zappa, Leonard Cohen, Joan Baez et Bruce Springsteen sont chacun dans leur genre des artistes libres. Musiciens innovateurs et pamphlétaires à la fois, ils ont eu sans doute plus d'influence par leurs prises de position et leur genre de vie sur le public et la société que bien d'autres. Ils peuvent aussi nous aider à affirmer que le rock est plus une musique de gauche que de droite.

Parmi les artistes faisant partie des soutiens de [Barack Obama](#), le premier président des États-Unis Noir Américain élu en 2008, on pouvait noter les noms de Joan Baez, Pete Seeger, Bruce Springsteen, ainsi que ceux de Stevie Wonder et Eminem.

3.2 - Le rock dans les luttes sociales

Le rock ne peut pas être rattaché à une quelconque victoire sociale. Il n'a jamais fait tomber de dictature, n'a pas accompagné dans les années soixante-dix le "Women's lib" aux États-Unis ou le Mouvement de Libération de la Femme en France, il n'a jamais été non plus la musique d'une révolution, que ce soit dans l'hexagone pendant les événements de mai 1968, au Portugal pendant la révolution des œillets de 1974, ou même lors de la chute du mur de Berlin en 1989, où la bande-son de ces journées de fièvres était le tube mondial "La lambada"...

Même si le rock n'est pas une musique "égoïste", puisqu'il se vit fréquemment à plusieurs et se partage lors de concerts, ses créateurs sont le plus souvent des individualistes, pour qui la conscience politique est loin de passer au premier plan. La chanteuse Marianne Faithfull, égérie des Rolling Stones, connue d'abord pour sa liaison tumultueuse avec Mick Jagger de 1964 à 1970, et ensuite pour sa carrière solo relancée à partir de son album "Broken English" en 1979, résume cet état de fait en avouant qu'elle n'a jamais été présente dans aucun combat féministe, qu'il s'agisse des mouvements de libération de la femme ou de la lutte pour la libéralisation de la contraception et le droit à l'avortement. N'oublions pas non plus que nombre de stars du rock sont très riches voire milliardaires, et que pour beaucoup la célébrité a dressé autour d'eux un écran qui les déconnecte complètement de la réalité.

Depuis les deux concerts pour le Bangla Desh organisés au Madison Square Garden de New York le 1er août 1971 par George Harrison et Ravi Shankar avec notamment Bob Dylan, Eric Clapton et Ringo Starr, les superstars du rock se sont surtout spécialisées dans les grandes causes humanitaires, et de nombreuses autres opérations similaires ont suivi, comme le "Live Aid" mis sur pied par Bob Geldof et Midge Ure en 1985 à Londres et à Philadelphie pour l'Éthiopie. Et au début des années deux mille, Bono le leader de U2 faisait la tournée des Présidents des grands pays occidentaux pour négocier l'allègement de la dette des pays pauvres

À côté de ces concerts de charité, et de causes plus personnelles comme Neil Young qui s'implique régulièrement en faveur des enfants handicapés, la conscience des rockers passe aussi par l'écologie. En 1980, l'accident nucléaire de Three Miles Island pousse Bruce Springsteen et Jackson Browne à lancer la tournée "No Nukes" et l'album qui suivra. Dix ans plus tard, le groupe Midnight Oil (qui porte bien son nom en cette occasion !) joue devant le siège d'Exxon à New York, après la marée noire provoquée par un pétrolier de la compagnie en Alaska. Et on trouve aussi des images fortes, reflets

3 - Le rock dans le champ politique (suite)



d'événements très ponctuels, dans l'iconographie du rock, comme Johnny Cash jouant dans les prisons de Folsom et San Quentin en 1968 et 1969 ou Sinead O'Connor Irlandaise de Dublin qui déchire une photo du pape à la télévision américaine en 1990. Ces actes sont rares mais ils perpétuent le mythe du rocker hors-la-loi.

Pénétrant derrière le rideau de fer au fil des décennies soixante-dix et quatre-vingt à travers la radio, les cassettes, et les disques, le rock a contribué indirectement à la prise de conscience des jeunes et de quelques dirigeants éclairés tel Vaclav Havel personnage clef de la révolution de velours de la fin 1989 dans ce qui était encore la Tchécoslovaquie. Intellectuel et homme de théâtre, Havel était certainement plus réceptif au langage du rock que la plupart des autres hommes politiques.

On retrouve aussi le rock, avec son côté urgent et éphémère, au cœur de foyers de luttes très localisés. C'est le cas de la scène de Détroit à la fin des années soixante, où John Sinclair, manager des deux groupes phares de la ville, les Stooges avec Iggy Pop et le MC 5, qui pratiquent tous les deux un rock extrême qui préfigure et le punk et le grunge, crée sur le modèle des Black Panthers le White Panther Party, dont il s'intronise le "ministre de l'information". Porte-parole d'un versant radical de la contre-culture, il multiplie les concerts gratuits et les happenings de rue, s'investit dans la presse alternative, et s'avère un défenseur de la libération de la marijuana, ce qui lui vaudra plusieurs arrestations par la police et deux ans de prison. Dans la préface de son livre "Guitar Army" qui reprend beaucoup de ses écrits, l'écrivain Michael Simmons le décrit comme "l'exemple type du héros américain qui s'insurge pour défendre ses convictions. Il a mis un point d'honneur à appliquer les règles démocratiques, et c'est pour ça qu'il a rencontré tant de résistances. Grâce à lui, la dépénalisation de la marijuana s'est répandue dans le pays comme une traînée de poudre, jusqu'à ce qu'un sénateur sénile soit élu président en 1980, l'année où John Lennon a été assassiné. Ensuite le processus s'est inversé."

"J'avais lu "Le deuxième sexe" de Simone de Beauvoir et les livres de Germaine Greer. Nous étions en première ligne, nous étions des actrices, pas des militantes.

Je n'en avais ni besoin ni envie, j'étais une femme libre."

Marianne Faithfull, chanteuse anglaise née à Londres en 1946.

"["Guitar Army" de John Sinclair] est un des plus grands textes de l'underground révolutionnaire américain - enthousiaste, naïf, visionnaire et puissant."

Thurston Moore, chanteur et guitariste américain, membre de Sonic Youth, né en Floride en 1958.

En dehors de manifestations et d'événements comme la Fête de l'Humanité du Parti Communiste Français qui se déroule près de Paris depuis 1930 et où il partage l'affiche avec la chanson, servant pour ainsi dire de caution à une idéologie, le rock est singulièrement absent du discours des partis politiques. D'ailleurs, peu d'hommes politiques disent aimer le rock, et il n'y a guère sur l'échiquier politique français que le socialiste Jean-Paul Huchon et le communiste Robert Hue pour s'en réclamer. Huchon a déclaré que "le plus grand qui reste est Neil Yong" ; quant à Hue, il chantait dans sa jeunesse dans un groupe intitulé Les Rapaces sous le pseudonyme de Willy Balton.

John Sinclair était aussi un grand admirateur de ce qu'il appelait "la nouvelle musique noire" et dans ses écrits il a également fait l'apologie de Sun Ra, John Coltrane, Marion Brown, Archie Shepp, etc. Sur fonds de fantasme de révolution urbaine, il a été l'un des rares à dresser des ponts entre les deux cultures musicales blanche et noire, le rock d'un côté et le jazz de l'autre.

En 1977, alors que la reine Élisabeth II fête ses vingt-cinq ans de règne, la vague punk déferle sur l'Angleterre. Les Sex Pistols et les Clash ont déjà pris la tête du mouvement, ils sont les précurseurs d'une vague de protestation qui culminera dans les années Margaret Thatcher, dès 1979 et tout au long des années quatre-vingt. Dans le rock anglais, cette décennie est celle pendant laquelle la scène indépendante se développe. Les Smiths, Orange Juice, Television Personalities, The Mekons, Madness et les Redskins sont quelques-uns de la multitude de groupes qui forment la bande-son d'un Royaume Uni rempli des soubresauts du chômage, des puits de mines qui ferment, de la guerre des Malouines, et d'un délabrement quasi-organisé des conditions de vie des classes les plus défavorisées. Il en résulte des morceaux emblématiques tels "Shipbuilding" d'Elvis Costello et "Guns of Brixton" des Clash, des initiatives comme le Red Wedge Movement lancé par Billy Bragg et Paul Weller en 1983, l'engagement de Jerry Dammers le leader des Specials en faveur de Nelson Mandela qui est encore en prison en Afrique du Sud. Rarement le rock aura été autant en prise directe avec la réalité sociale et politique du moment.

Pendant la période "socialiste", le rock anglais et américain est interdit derrière le rideau de fer car il est considéré comme une musique capitaliste et par conséquent vecteur de propagande et avilissante. Des scènes clandestines se développent, notamment à Prague où se forme en 1968 le groupe The Plastic People Of The Universe ; grâce à quelques disques qui sont pressés à l'Ouest, c'est l'une des très rares formations de l'Est connues ici, d'ailleurs influencée par le Velvet Underground.

En France, il faut signaler la scène alternative des années quatre-vingt, fédérée par des labels indépendants et documentée par des fanzines. Des groupes engagés comme Bérurier Noir, la Mano Negra, les Garçons Bouchers, et Ludwig 88 y cohabitent. Son esprit disparaîtra quand la plupart de ces groupes se disperseront ou signeront sur des majors, mais il perdurera dans les débuts du rap français et dans le mouvement techno des "free parties".

4 - Le rock est-il subversif ?



Dès sa naissance, les observateurs les plus traditionnels jugent le rock au mieux inconvenant, au pire dangereux, le sentiment général étant qu'il vient déranger une société dont personne à sa tête ne souhaite la remise en question. Sa simplicité apparente, son côté "primitif", le contraste entre l'innocence de sa jeunesse et les attitudes qu'il revendique, comme son aspect "voyou", ses mots d'ordre qui choquent l'establishment, et la consommation des drogues dont les multiples arrestations dont sont victimes Mick Jagger et Keith Richards des Rolling Stones et leur entourage à partir de 1967 en Angleterre sont le reflet le plus médiatisé.

N'oublions pas que le rock concentre en lui toutes les oppositions qui sont au cœur du plus grand conflit générationnel de tous les temps : sans faire de raisonnements trop caricaturaux, il prône plutôt le pacifisme contre la guerre, la décroissance contre la consommation outrancière, une conscience écologique contre une industrialisation effrénée, les options vestimentaires et de coiffures n'étant que la partie visible de l'iceberg.

Le rock a dû se battre pour se faire accepter, et que ce n'est que grâce à la presse alternative (de "Crawdaddy" aux Etats-Unis à Actuel en France), aux radios pirates (la célèbre Radio Caroline anglaise installée hors des eaux territoriales, les radios libres en France) qu'il a peu à peu obtenu un relatif droit de cité. Il n'a souvent pas été aidé par les intellectuels. Jean-Paul Sartre, amateur de classique, de jazz et de chanson, le tenait en mépris. L'écrivain américain James Ellroy le déteste et il a même déclaré : "Je préfère regarder les mouches s'enculer plutôt que d'écouter cette musique. Je trouve débile la canonisation du rock, stupide l'institutionnalisation de la révolte. On ne peut pas apprécier ce bruit quand on connaît le jazz et la musique classique."

Ce mépris est caractéristique de l'incompréhension de beaucoup. En France, rappelons-nous que la version hexagonale du rock a fait son apparition sous la forme d'un pastiche, "Rock'n'roll mops", dont l'auteur est Boris Vian et l'interprète Henry Cording alias Henri Salvador. "Pour adapter un rock d'Elvis Presley", se moquait Vian, "autant ne pas se gêner et confier le boulot à un illettré, cela aura l'avantage de respecter l'esprit du modèle"... Cela est la preuve éblouissante qu'un intellectuel peut être à la fois progressiste et réactionnaire.

L'histoire du rock est marquée par quelques phrases symboliques, qui ont plus à voir avec une position provocatrice ou anarchiste qu'avec un réel engagement ou une contestation réfléchie. John Lennon affirmant en 1966 que "les Beatles sont plus populaires que le Christ", Iggy Pop déclarant en 1973 qu'il s'est inspiré de "Time Magazine, le torchon porno de l'establishment", pour écrire les textes de "Raw Power" des Stooges, Johnny Rotten éructant contre la couronne britannique avec "God save the queen" en 1977.

Socialement, il s'agit là de déclarations fortes, mais qui ont moins d'effet sur la durée que le vécu du blues par rapport à l'esclavage, celui du rhythm'n'blues et du jazz libertaire qui accompagnent les revendications des Noirs américains. Il est intéressant aussi de les mettre en parallèle avec l'engagement dans la chanson française, de Léo Ferré à Jean Ferrat en passant par Georges Brassens, ou avec les figures que représentent un Johnny Clegg en Afrique du Sud ou un Fela au Nigeria. Chacun a sa façon de défier le pouvoir.

Dans d'autres pays, et dès la fin des années cinquante en Union Soviétique, en Iran et en Égypte, le rock est considéré comme une forme musicale immorale et décadente. Malgré des phénomènes de mondialisation et d'acculturations logiques qui l'ont peu à peu propagé dans ces régions, il reste considéré comme subversif en Russie, au Vietnam et en Chine où un rock "officiel" canalisé par le pouvoir coexiste avec une scène marginale et à l'audience exclusivement urbaine, voire seulement pékinoise, un peu comme à Hô Chi Minh-Ville au Vietnam.

4 - Le rock est-il subversif ? (suite)



La censure a toujours existé aussi dans les pays occidentaux (les Rolling Stones acceptaient de chanter dans les années soixante à la télévision "Let's spend some time together" au lieu de "Let's spend the night together, soit "Passons un peu de temps ensemble" au lieu de "Passons la nuit ensemble"...) et spécialement aux États-Unis. Au milieu des années quatre vingt, des femmes de politiciens américains créent le Parents' Music Resource Center, un groupe de pression qui dénonce certains chanteurs et groupes dont ils jugent les textes trop violents ou trop axés sur la violence, le sexe, les drogues, l'alcool et même l'occultisme. Les groupes et artistes incriminés sont par exemple Twisted Sister et Mötley Crue (pour la violence), Prince, Sheena Easton, Madonna et Judas Priest (pour le sexe), Black Sabbath (l'alcool), Venom et Mercyful Fate (pour l'occultisme). Cette organisation est responsable du gros logo noir et blanc "Parental advisory / Explicit content" ("avertissement parental / contenu explicite") qui est apposé sur les disques incriminés.

Dans le rock il y a la musique mais aussi le verbe. Des mots qui peuvent parfois être très forts, atteignant des sommets de poésie urbaine qui allient violence et beauté fulgurante. Cela est le cas dans les couplets pleins de rage de Noir Désir ("L'or du nouveau monde" et les "pyramides jetables" de "Tostaky" en 1992), ou, vingt ans plus tôt, dans les paroles du "Raw Power" des Stooges (1973) qui jettent un coup de projecteur sur l'envers du rêve américain. L'idéologie dominante est attaquée concrètement par les textes, mais cela reste de la poésie, immédiatement jugulée dans sa position d'art marginal toléré mais qui finalement n'est pas dangereux.

Même constat pour la musique. Un son non-conventionnel, un mixage "sale", l'acceptation des "accidents" de studio, de Link Wray et des Sonics au début des années soixante jusqu'à tous les avant-gardistes qui ont poussé et poussent encore la science du son dans ses retranchements, tout cela est une forme de subversion créative dont les effets se limitent à un monde clos, celui des mélomanes dont le degré de curiosité les pousse à être plus ou moins étonnés voire déstabilisés. Rien de vraiment dangereux là-dedans pour la société.

Le temps joue aussi son rôle. Au milieu des années soixante-dix, un Iggy Pop aux Etats-Unis, ou deux décennies plus tard un Shaun Ryder en Angleterre, font peur. Ils sont des anti-modèles gênants car ils portent en eux un nihilisme destructeur. Aujourd'hui, chacun d'eux est "rangé" ; Iggy Pop a remonté les Stooges qui sont l'image de ce qu'ils étaient et à côté de cela il s'amuse à faire le crooner et enregistre en duo avec Françoise Hardy. Quant à Ryder, s'il rejoue avec les Happy Mondays cela ne l'empêche pas d'être totalement plongé dans la culture "middle class" qu'il dénonçait vingt ans plus tôt.

Même s'il a généré sur ses marges quelques personnages extrêmes comme Genesis P-Orridge, ancien militant du rock industriel héritier à sa manière de la contre-culture et adepte du body art et des modifications corporelles, le rock n'est pas dangereux. Et si c'était son manque de réel ferment subversif, justement, qui lui avait permis de se répandre dans le monde entier de façon aussi rapide et "logique", de se marier à de nombreuses cultures nationales et régionales, pour être aujourd'hui un idiome musical très consensuel et somme toute assez prévisible, en phase avec la globalisation ?

"Une chanson peut être "politique" sans paroles qui le soient explicitement. Cela m'a frappée quand j'ai connu mon premier mari David Harris qui était activiste anti-militariste ; il était fan de musique country et il trouvait par exemple dans les chansons de Johnny Cash, qui n'avait rien d'ouvertement engagé, une résonance profonde avec le combat qu'il menait."

Joan Baez, chanteuse
et auteure-compositrice américaine,
née à New York en 1941.

"Elvis a libéré nos corps,
Dylan a libéré nos esprits."
Bruce Springsteen, chanteur
et auteur-compositeur américain,
né dans le New Jersey en 1949.

"I'm a street walking cheetah with a heart
full of napalm,
I'm a runaway son of the nuclear A bomb,
I'm a world forgotten boy,
The one who searches and destroys."
*"Je marche dans les rues, chimpanzé au
cœur plein de napalm,
Je suis le fils en fuite de la bombe A,
Je suis le garçon oublié du monde,
Celui qui cherche et qui détruit."*
Iggy Pop, chanteur et auteur-compositeur
américain, leader des Stooges, in "Search
and Destroy" sur l'album "Raw Power",
1973.

"On branchait nos instruments
et on se bourrait de drogues.
Voilà comment on trouvait notre son.
Parce qu'il n'y avait rien d'autre à foutre.
Je sais que ça a l'air d'un bon vieux cliché
rock'n'roll, mais ça s'est passé comme
ça."
Shaun Ryder, chanteur
et auteur-compositeur anglais,
membre des Happy Mondays,
né à Salford en 1962.

"Nous chantons en vietnamien pour que
le public puisse comprendre les paroles.
Il faut que nos chansons expriment
des idées, fassent réagir les jeunes.
J'ai écrit il y a deux ans une chanson
qui s'intitule "Pha Vo Nhung Buc Tuong"
soit "Détruire le mur".
Elle appelle les jeunes à briser
les obstacles qui les séparent,
comme le mépris, le racisme,
la richesse, vous pouvez interpréter
le titre de multiples façons..."
Nguyen Dat, chanteur auteur-compositeur
vietnamien, leader du groupe Da Vang.

5 - Le rock et la philosophie de l'utopie



Au cœur de l'été 1969, le festival de Woodstock est un rassemblement musical sous-tendu par un beau slogan : "trois jours de paix, de musique et d'amour".

On est en plein "flower power" et en filigrane se lit le précepte de Timothy Leary l'apôtre de l'usage de l'acide lysergique ou L.S.D. : "Turn in, turn on, drop out", autrement dit "laisse-toi aller et laisse tout tomber". Les festivaliers ont déjà leurs hymnes, le "Sgt Pepper's" des Beatles venu d'Angleterre, et ils écoutent aussi les groupes Californiens The Grateful Dead, The Doors, Love et Jefferson Airplane.

Tout remonte à l'été 1964, lorsque le mouvement des Merry Pranksters (les "Joyeux Lurons"), avec les écrivains Ken Kesey et Neal Cassady, traversent les États-Unis d'ouest en est dans un bus, organisant dans les villes qu'ils traversent des happenings intitulés "electric kool-aid acid tests", avec au programme musique, light-show et pilules hallucinogènes. Cette nouvelle drogue est également prônée par Aldous Huxley, auteur du "Meilleur des mondes" et déjà adepte de la mescaline, et Allen Ginsberg.

Le courant psychédélique, avec ses premiers rassemblements de hippies à San Francisco et ses festivals pionniers, comme le Monterey Pop où apparaissent successivement Janis Joplin et Jimi Hendrix, draine un public qui lui aussi refuse le rêve américain officiel et lui préfère un communautarisme où les mots d'ordre sont extension du champ de la conscience et expériences sensorielles inédites. Le rock de l'époque, dont l'influence s'étendra jusqu'en Angleterre avec Pink Floyd et Soft Machine et un peu plus tard en Europe continentale avec les scènes progressives allemande et française notamment, en est le reflet. Les créateurs et leur public rentrent dans une autre dimension.

Le quartier de Haight Ashbury, à San Francisco, devient le centre de ce monde parallèle où l'utopie est le quotidien des milliers de jeunes qui y sont concentrés. Hélas, la mendicité et la violence font rapidement leur apparition et tout se termine dans une apocalypse idéologique d'où très peu ressortiront indemnes, malgré les efforts de certains, comme les "Diggers", à la base une troupe de théâtre de rue qui prêche la gratuité et jette les bases d'une écologie nouvelle.

Au début de décembre 1969, un Noir se fait assassiner par les Hell's Angels qui sont censés assurer le service d'ordre au concert des Rolling Stones à Altamont en Californie. Ce drame signe de façon brutale la fin de ces années irréelles. Dans son documentaire de 2005 "Following Sean" ("À la recherche de Sean") où il retrouve trente cinq ans après un enfant du "flower power" né et élevé dans une communauté hippie, le cinéaste américain Ralph Arlick parle des "gens défoncés et hypercraasseux qu'il fallait enjamber dans la rue"...

Dans les années soixante-dix, John Lennon, figure culturelle et politique, incarne mieux que tout autre une philosophie de l'utopie plus responsable.

En 1966, sa rencontre à la galerie d'art Indica à Londres avec l'artiste japonaise d'avant-garde Yoko Ono annonce déjà la fin des Beatles, et le place sur une ligne de pensée et d'action à base de grands principes.

Beaucoup de ses chansons, écrites ou non en collaboration avec Yoko Ono, sont des slogans : "Give Peace A Chance", enregistré pendant le fameux "bed in" pour la paix de Montréal en 1969, et les années suivantes "Power To The People", "Working Class Hero", "Imagine", "I don't wanna be a soldier Mama I don't wanna die", "Gimme some truth". En 1972, le discours du couple se politise encore davantage avec l'album "Some Time In New York City" qui contient des morceaux comme "Woman is the nigger of the world" et "Sisters O sisters" qui soutiennent la cause féminine, "Sunday bloody Sunday" et "The luck of the Irish" contre la guerre en Irlande du Nord, "John Sinclair" en soutien à l'activiste emprisonné, et "Angela" en hommage à Angela Davies.

5 - Le rock et la philosophie de l'utopie (suite)



Quant au plus bel acte de résistance de John Lennon et Yoko Ono, il date de décembre 1969, lorsqu'ils font placarder sur les panneaux publicitaires de lieux stratégiques dans plusieurs grandes capitales du monde, comme à New York sur Times Square ou à Paris en haut des Champs-Élysées, de grandes affiches où il est écrit en épaisses lettres noires "War Is Over" ("La guerre est finie"), et en plus petit en-dessous "if you want it" ("si vous le voulez"). Enfin, tout en bas est indiqué : "Happy Christmas from John & Yoko", "Joyeux Noël de John & Yoko". Un message de paix sans doute utopique mais très puissant (le message est aussi important que le médium), et qui n'a en tout cas jamais été surpassé depuis avec un tel degré de poésie. Il s'agit peut-être même d'une œuvre conceptuelle, mais comme le disait John Lennon, "Our life is our art", "Notre vie est notre art".

Dans le livret de son album "Mind Games" de 1973, John Lennon invente avec Yoko Ono un "pays conceptuel", Nutopia, où il n'y a "ni terre, ni frontières, ni passeports, seulement des gens, et pas d'autres lois que les lois cosmiques". On s'y auto-déclare et chacun est ambassadeur de Nutopia. Ils poursuivent : "En tant que deux ambassadeurs de Nutopia, nous demandons aux Nations Unies l'immunité diplomatique et la reconnaissance de notre pays et de son peuple."

6 - Le rock, miroir de la société



Le mot "teenager" est rentré officiellement dans le vocabulaire américain en 1947, mais c'est avec l'explosion du rock qu'il a pris tout son sens. Le teenager n'était pas forcément un rocker, mais tous les rockers étaient des teenagers, à commencer par les premières idoles - Elvis Presley a gravé son premier 45 tours à l'âge de dix-neuf ans.

Le mot s'est ensuite démultiplié au gré des courants, comme en Angleterre où on a parlé des "teddyboys", qui écoutaient du jazz dans les années cinquante puis du rhythm'n'blues (ils avaient les mêmes costumes que les musiciens des big bands puis des sections de cuivres de la soul naissante), avant de se muer en "modernists" puis en "mods" tout court. Au début des années soixante il y avait donc les rockers et les mods, les premiers en blousons de cuirs et en moto, les seconds préférant des vêtements plus soignés, en général italiens ou français, et des scooters. Ce genre de phénomène ne durait jamais très longtemps, car dès qu'il était identifié par les media, il se diluait dans la masse et n'était plus très vite que l'ombre de lui-même, laissant la place à un autre style. Il pouvait aussi réapparaître de nombreuses années plus tard, en tant que résurgence de mode ou "revival".

Cette époque très riche de la musique anglaise, qui s'affranchissait d'un modèle américain déjà disparu, a beaucoup inspiré des auteurs comme Pete Townshend et Ray Davies. Ce dernier, dans les albums de son groupe les Kinks mais aussi plus tard, a mis son sens de l'observation au service d'un rock original, raffiné, où les textes avaient souvent un rôle égal à la musique.

"Je pense que l'anglicité des Kinks vient surtout de l'observation sociale de mes textes", explique-t-il en poursuivant : "Mes parents habitaient dans la City mais nous avons dû déménager pour obtenir un logement plus grand. Gamin, je ne réalisais pas que nous étions perçus comme pauvres au sein de la classe moyenne. Les premiers personnages de mes chansons ont été puisés dans cet environnement de travailleurs fréquentant les pubs. Aujourd'hui, ils vivent dans des ghettos, ont de belles bagnoles, regardent la télé câblée et sont totalement désespérés."

Enfant du baby boom, Ray Davies est un rocker lucide doublé d'un auteur rare, à tel point qu'il a été surnommé "le plus grand parolier du Royaume d'Angleterre". La façon dont il peint le couple d'amoureux de "Waterloo Sunset", le travesti de "Lola", ou ce châtelain qui savoure une bière pendant que les huissiers vident sa demeure dans "Sunny afternoon" sont des modèles du genre. Après lui, d'autres musiciens-écrivains se feront remarquer : Paul Weller avec les Jam puis le Style Council, Andy Partridge avec XTC, Morrissey avec les Smiths puis en solo, la chanteuse PJ Harvey. De l'autre côté de l'Atlantique, Lou Reed, avec le Velvet Underground et au fil de sa carrière solo, nous a livré des textes qui sont de véritables documents sur la vie urbaine de New York, avec ses dures réalités, ses rêves et ses illusions.

Tous ces artistes chroniqueurs de la société, sortes de troubadours des temps modernes, savent capturer l'air du temps. Ils sont en éveil, leur plume qui est souvent doublée d'un talent mélodique a des antennes. Pour comprendre la seconde moitié du vingtième siècle, les historiens ne devront pas oublier de se pencher sur la musique populaire et le rock en particulier. En écoutant et en lisant Frank Zappa, Lou Reed et Jonathan Richman, Ray Davies et Pete Townshend, Georges Brassens et Serge Gainsbourg, ils en apprendront beaucoup sur les sociétés américaine, anglaise, et française.

"Il faudrait leur faire casser des cailloux et construire des routes s'ils ont de l'énergie à revendre."

[Commentaire du Général de Gaulle, président de la République, après le concert du 22 juin 1963 place de la Nation à Paris pour le premier anniversaire du mensuel "Salut Les Copains". Sur scène devant 200.000 jeunes : Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, les Gam's, les Chats Sauvages et Richard Anthony. C'est aussi le début de la vogue yé-yé.](#)

"J'ai décrit beaucoup d'expériences humaines dans mes chansons et paradoxalement les Kinks m'ont empêché de devenir un adulte. Le rock rend immature. Comme l'armée, il vous coupe de la société. L'aspect positif, c'est qu'il vous permet de garder votre âme d'adolescent."

[Ray Davies, chanteur et auteur-compositeur anglais né en 1944 à Londres.](#)

"J'ai écrit sur ce dont personne d'autre ne parlait : la vie et la culture de la classe ouvrière."

[Paul Weller, chanteur et auteur-compositeur anglais, leader des Jam puis de Style Council, né en 1958 dans le Surrey.](#)

7 - Le rock, produit de consommation



Dès sa naissance, le rock'n'roll est, malgré lui sans doute mais intrinsèquement tout de même, en prise directe avec la société de consommation de l'après-guerre. L'un de ses titres fondateurs, "Rocket 88", qui est enregistré à Memphis le 5 mars 1951 par Jackie Brenston et ses Delta Kings avec Ike Turner au micro, est une référence directe à un modèle de voiture de la marque Oldsmobile. De la même manière que le rock le deviendra en quelques années, l'automobile est déjà à la fois un symbole de liberté et un signe du consumérisme à grande échelle, à l'échelle mondiale pourrait-on même dire.

Les majors du disque comprennent vite le potentiel que représente cette nouvelle musique qu'est le rock'n'roll. D'ailleurs, Elvis Presley n'obtient avec sa première compagnie, l'indépendant Sun Records basé à Memphis, qu'un succès local puis régional. Il faut attendre 1956 et sa signature avec la major R.C.A. (le premier titre de ce nouveau contrat sera le 45 tours "Heartbreak hotel") pour qu'il devienne la star nationale puis internationale que l'on connaît. En 1957, et sans être ni auteur ni compositeur, il est le premier millionnaire du rock.

Le succès du rock fait aussi la fortune des multinationales du disque qui sont cotées en bourse mais aussi des compagnies plus modestes, des fabricants d'équipements et des media qui soutiennent les artistes. Pas de succès des Beatles sans la major E.M.I. ni la B.B.C. Pas de musique nomade sans le walkman qui apparaît en 1979. Pas de rock alternatif sans l'essor des labels indépendants. Et il faudrait parler aussi des différentes mutations technologiques, de l'avènement du compact disc en 1983, de la dématérialisation de la musique. Le rapport entre l'art et son public est ambigu : des millions de gens dans le monde qui ont acheté depuis le début des années cinquante ans des vinyles, des cassettes, des compacts ou des fichiers numériques de rock ont éprouvé des sentiments intenses de liberté, de révolte, se sont sentis dans une communauté de pensée, ou complètement à part... Il ne s'agit pas que de distraction mais aussi d'identité.

Il est difficile d'échapper au système. Lorsque les Stooges et le MC5 signent avec le grand label Elektra, ils s'engagent dans des jeux subtils avec un pouvoir qui les dépasse. Quand les Clash contractent en 1977 avec la major Columbia, maison de Bob Dylan et de Simon & Garfunkel, pour six albums et une avance record pour l'époque de 100.000 livres, ils ont peut-être vendu leur âme au diable mais cela leur permet de réaliser plusieurs albums qui ont encore beaucoup de sens aujourd'hui. Un large public a écouté leur œuvre, et en même temps des hommes de marketing l'ont travaillée, des attachés de presse en ont fait la promotion, des radios l'ont diffusée tout en l'utilisant, et ainsi de suite dans le grand cycle de la société marchande, industrielle et du loisir.

Le rock, ce sont aussi des métiers. Musicien bien sûr, mais aussi arrangeur, directeur artistique, manager, ingénieur du son, graphiste de pochettes, tout le personnel des labels de disques, des compagnies de distribution et des maisons d'édition, et aussi tourneur, responsable de salle de concerts, organisateur de festivals, road manager, électricien, journaliste, animateur de radio, collectionneur de disques, salarié dans un magasin, fabricant et vendeur de t-shirts ou de posters... On écoute le rock en train de se faire mais on écoute aussi le rock du passé, déconnecté de son contexte d'origine. Le rock devient même une musique de répertoire, à tel point que de nombreux groupes (ou quelquefois des faux...) rejouent tel ou tel album de légende en concert, note pour note comme sur le disque original.

Si la façon de consommer le rock a évolué, c'est qu'il est au centre d'enjeux commerciaux différents : encore un peu les chaînes de magasins de disques, mais surtout les opérateurs téléphoniques, les publicitaires, les marques de vêtements, les mouvements de nostalgie récurrents auquel il est associé (depuis le film "American Graffiti" de George Lucas en 1971), les fantasmes du

7 - Le rock, produit de consommation (suite)



"vintage" et du rétro, et son institutionnalisation qui l'a fait rentrer dans des musées, devenir objet de livres, de "biopics" (Johnny Cash, John Lennon), de cycles d'étude et de conférences.

En suivant les recherches du sociologue américain Talcott Parsons qui a décrit le processus de trois phases (exclusion / assimilation / inclusion) conduisant un groupe minoritaire à se faire reconnaître socialement, il est possible de dire que le rock a connu une phase d'exclusion de ses débuts à 1958, que sa phase d'assimilation a eu lieu de la fin des années cinquante au milieu de la décennie suivante, et qu'à partir de là il a connu sa phase d'inclusion. On peut ajouter que les trentenaires et les quadragénaires de 2011 sont nés alors que le rock était déjà une musique adulte.

Son impact mondial sur la plupart des sociétés de la seconde moitié du vingtième siècle est indéniable et depuis déjà longtemps, le rock et les phénomènes qui l'entourent, et que l'on appelle quelquefois "culture rock", touchent toutes les classes. Il reste synonyme de jeunesse (plus d'esprit que d'âge), d'urgence, et de plaisir. Pour les teenagers il reste une musique identitaire mais cela peut passer autant par l'écoute que par la pratique d'un instrument ou / et la façon de s'habiller. Enfin, il n'est pas forcément synonyme de révolte puisque les parents peuvent très bien écouter la même musique que leurs enfants.

Les musiciens de rock et plus généralement ceux qui gravitent dans les circuits du rock sont plus des adolescents éternels que des rebelles - comme Ray Davies en Angleterre ou Jean-Louis Aubert en France. Le mot "rock" ne veut plus dire grand-chose. On le voit faire à un mois d'intervalle la une d'un hebdomadaire féminin de droite ("être mère et rester rock c'est possible"), puis celle d'un journal culturel de gauche ("Le vrai rocker s'habille réac") sans comprendre sa signification sinon qu'il a été victime d'une dérivation sémantique sans saveur.

Que l'on soit simple consommateur ou non, il reste que l'on peut écouter du rock pour s'amuser, s'instruire, rêver, travailler. Avec son histoire, son présent, et les multiples regards que l'on peut lui consacrer, cette musique est un formidable objet de passions et un sujet de réflexion inépuisable.

Sortes de figures "surhumaines", les stars du rock parlent le même langage que ceux qui les "consomment", qui vont les voir en concert et qui écoutent leur musique. On les appelle parfois par leur simple prénom, Elvis ou Johnny, mais elles sont inatteignables et on leur associe aussi des surnoms superlatifs : Ray Charles est le "genius", Elvis Presley le "King", Eric Clapton "god", James Brown le "godfather of soul", et Johnny Hallyday s'est même chanté lui-même en "idole des jeunes". On s'amuse de leurs excentricités (de Little Richard à Pete Doherty). Il y a aussi des stars de l'ombre (Link Wray, Roy Orbison), des anti-stars (Alan Vega), et de plus en plus de stars disparues, les premières étant Ritchie Valens et Buddy Holly morts en 1959 dans un accident d'avion. Vivants ou non, toutes participent à la mythologie du rock et perpétuent son éternelle jeunesse.

"Nous avons trouvé un terrain d'entente, c'est votre argent !"
[John Lydon alias Johnny Rotten, en 1996, à l'occasion de la reformation des Sex Pistols.](#)

"Le plus grand groupe du monde c'était toujours celui que vous écoutiez, là, à la minute, celui qui vous faisait sauter sur vos pieds. Cure, disons, l'espace de "Seventeen seconds"."
[Extrait des "Coins coupés" de Philippe Garnier, journaliste et écrivain français né en 1949.](#)

The Wankin' Noodles

Formé à Rennes en 2007, voilà un groupe qui a très tôt affiché son ambition : se rattacher à une filiation glorieuse du rock historique des années soixante, incarné aux Etats-Unis par The Sonics et en Angleterre par les Kinks et les Who, et dont ils perpétuent aujourd'hui l'héritage, comme le feront avant eux beaucoup d'autres et notamment Doctor Feelgood en Angleterre et The Hives en Suède. Pari tenu et réussi avec deux E.P.s détonnants, "Their Lovely Countryside" où ils posent en tenues de chasse à courre (un autre clin d'œil aux sixties et à ces séances photos baroques qui avaient lieu à l'époque) et "Virgins At Their Feet", et à des prestations scéniques où l'énergie et la hargne sont la clef de voûte de morceaux bruts aux rythmiques nerveuses et survitaminées.



Leur nom, à la fois provocateur et plein d'autodérision, peut se traduire (le fait qu'ils soient Français n'en a que plus de saveur...) par "Les nouilles qui se branlent", mais s'ils l'ont choisi c'est aussi pour ce mot "Noodles" qui claque, qui est "rock" par essence, et qui fait que leur patronyme ne dépare pas dans cette immense galaxie planétaire où se trouvent les Shadows, les Beatles, Manfred Mann, les Herman's Hermits, les New York Dolls ou le Velvet Underground, pour ne citer qu'eux.

Découverts aux Trans Musicales en 2008 où ils reviennent l'année suivante, les Wankin' Noodles se composent de Régis Thomas (chant), Jean-Sylvain Le Gouic (guitare), Sébastien Thoreux (basse) et Romain Baousson (batterie), respectivement étudiants en graphisme, cinéma, informatique et littérature. Ils écrivent et composent de manière collective, et sourient en affirmant que leurs chansons "ne parlent que des filles" - et quelquefois aussi "du pouvoir, de l'argent et du luxe".

Lucides sur leur démarche ("il faut du talent mais surtout du travail, beaucoup de travail, même si cela peut paraître fastidieux"), sérieux dans la construction de leur environnement professionnel (ils ont un nouveau manager, viennent de contracter avec un tourneur bien installé et s'apprêtent à sortir leur premier album en 2011), les Wankin' Noodles savent qu'il y a autour d'eux "une certaine effervescence en ce moment". Le futur les attire et ils portent avec eux un petit bout de la formidable espérance et de l'éternité du rock. Leur armes pour "conquérir l'Europe, puis le monde" : un art du riff qui fait mouche, la science du rock'n'roll garage, et des petits airs sexy et sauvage qui évoquent aussi bien des Ramones sages, des Talking Heads new look, et les Franz Ferdinand des débuts, avec cette dose d'arrogance et ce zeste de suffisance qui semblent dire qu'ils ont tout digéré, que rien ne peut les étonner, et qu'ils sont sûrs d'être les meilleurs dans leur catégorie - celle des poids moyens du rock de la seconde décennie du vingt-et-unième siècle.

www.myspace.com/wankinnoodles

"Il s'agit de quatre gamins qui feraient passer les BB Brunes pour Grégory Lemarchal..."

Hugo Cassavetti, journaliste français,
in [telerama.fr](http://www.telerama.fr)

9 - Repères discographiques

Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.



- The Beatles : "**Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band**" (1967), E.M.I. Music, 2009.
- Bérurier Noir : "**Macadam Massacre**" (1983), Folklore de la Zone Mondiale, 1999.
- Johnny Cash : "**At Folsom Prison**" (1968), Columbia / Sony Music, 1999.
- The Clash : "London Calling" (1979), Columbia / Sony Music, 1999.
- Bob Dylan : "**The Times They Are A-Changin'**" (1964), Columbia / Sony Music, 2005.
- The Fugs : "**The Fugs First Album**" (1965), Fantasy (import), 1994.
- Les Garçons Bouchers : anthologie "**La saga des Garçons Bouchers**", double CD
Boucherie Productions, 1996.
- Happy Mondays : "**Pills'n Thrills And Bellyaches**" (1990),
London Records / Warner Music France, 1999.
- Iggy and the Stooges : "**Raw Power**" (1973), Columbia / Sony Music, 1997.
- The Jam : "**The Gift**" (1982), Polydor / Universal, 1997.
- The Kinks : anthologie "**You Really Got Me**", Sanctuary (import), 2009.
- Little Richard : anthologie "**Here's Little Richard**", Hallmark (import), 2008.
- John Lennon : "**Plastic Ono Band**" (1970), Apple / E.M.I. Music, 2010.
- MC 5 : "**Back In The U.S.A.**" (1970), Atlantic / Rhino Records (import), 1992
- Noir Désir : "**Tostaky**" (1992), Barclay / Universal Music France, 2009.
- The Plastic People Of The Universe : "**Egon Bondy's Happy Hearts Club Banned**" (1974),
Kissing Spell (import), 2004.
- Jonathan Richman : anthologie "**The Best Of Jonathan Richman**", Next Music (import), 2002.
- Pete Seeger : "**If I Had a Hammer / Songs of Hope & Struggle**",
Smithsonian Folkways (import), 2007.
- The Sex Pistols : "**Never Mind The Bollocks, Here's The Sex Pistols**" (1977),
Virgin Records / E.M.I. Music, 1993.
- The Smiths : "**The Queen Is Dead**" (1986), W.E.A. / Warner Music France, 1993.
- The Velvet Underground : "**White Light / White Heat**" (1968), Polydor, 2009.
- The Who : "**My Generation**" (1965), Polydor / Universal Music (import), 2008.
- Frank Zappa : "**Apostrophe**" (1974), Ryko Records (import), 2001

10 - Bibliographie sélective

Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France



Anne Benetollo : **"Rock et politique"**, L'Harmattan, 1999.

Nick Cohn : **"A wop bop a loo bop a lop bam boom"**, Éditions Allia, 1999.

Alain Dister : **"Rock critic, chroniques de rock'n'roll (1967-1982)"**, collection Castor music, Le Castor Astral, 2007.

Alain Dister : **"Oh hippie days ! / Carnets américains 1966-1969"**, J'Ai Lu, 2006.

Richard Fariña : **"L'avenir n'est plus ce qu'il était"** (1966), Calmann-Levy, 2005.

Alice Gaillard : **"Les Diggers - Révolution et contre-culture à San Francisco (1966-1968)"**, livre avec DVD du film "Les Diggers de San Francisco" de Céline Deransart, Alice Gaillard et Jean-Pierre Ziren, L'échappée, collection "Dans le feu de l'action", 2009

Philippe Garnier : **"Les coins coupés"**, Grasset, 2001.

Jack Kerouac : **"Sur la route"** (1957), Folio / Gallimard, 1976.

Nick Hornby : **"31 Songs"**, Éditions 10 / 18, 2004.

Barney Hoskyns : **"Waiting for the Sun"**, Allia, 2004.

Stéphane Kœchlin : **"Le rock, musique révolutionnaire"**, collection Qui, quand, quoi ?, Hachette, 1996.

Greil Marcus : **"La république invisible (Bob Dylan et l'Amérique clandestine)"**, Denoël, 2001.

Greil Marcus : **"Dead Elvis - Chronique d'une obsession culturelle"**, Allia, 2003.

Florent Mazzoleni : **"L'odyssée du rock, 1954 - 2004"**, Éditions Hors Collection, 2004.

Christophe Quillien : **"Génération "Rock & Folk" / 40 ans de culture rock"**, Flammarion, 2006.

Keith Richards : **"Life"**, Robert Laffont, 2010.

J.D. Salinger : **"L'attrape-cœurs"** (1951), Pocket, édition de 2002.

Jean-Marie Seca : **"Vocations rock"**, Méridiens Klincksieck, 1988

John Sinclair : **"Guitar Army (Rock, révolution, Motor City, MC5 et White Panthers)"**, Rivages Rouge, 2010.

Patti Smith : **"Just kids"**, Denoël, 2010.

Nick Tosches : **"Héros oubliés du rock'n'roll"**, Éditions Allia, 2000.

OUVRAGE COLLECTIF

Ouvrage collectif sous la direction de Mishka Assayas : **"Dictionnaire du rock"**, deux volumes et un index, collection Bouquins, Robert Laffont, 2002.

L'œuvre des artistes de rock les plus originaux est souvent la résultante de leurs itinéraires, et il est passionnant de s'y promener. Ainsi, la lecture du récent "Just kids" de Patti Smith permet de comprendre son éducation artistique, la construction de sa personnalité, ses débuts de chanteuse rock arty et sa trajectoire artistique.

Après ses premières années à Chicago, elle raconte ses amours musicales initiatiques (notamment l'album "Blonde on Blonde" de Bob Dylan et "Strawberry Fields Forever" des Beatles), son départ pour New York, sa découverte de la peinture, de la littérature et d'autres musiques ("Between The Buttons" des Rolling Stones, "A Love Supreme" de John Coltrane, Joan Baez), son travail dans une librairie, ses voyages à Paris, son séjour au Chelsea Hotel, les rencontres avec Janis Joplin, Jimi Hendrix, Grace Slick, Allen Ginsberg, Gregory Corso, sa vie de bohème, sa fascination pour quelques grands auteurs (Ginsberg et Burroughs et aussi Arthur Rimbaud, Jean Cocteau et Jean Genet), ses débuts de poétesse, ses piges pour les journaux "Crawdaddy", "Circus" et "Rolling Stone". Enfin, elle croise Todd Rundgren, l'entourage d'Andy Warhol, Lou Reed et Gerard Malanga, puis Lenny Kaye, Tom Verlaine. Son parcours est sous-tendu par son amitié éternelle avec le photographe Robert Mapplethorpe et leurs deux évolutions parallèles.

11 - Repères vidéographiques



Joan Baez : "**How Sweet The Sound**", coffret DVD et CD,
Proper Records / harmonia mundi, 2009.

Laslo Benedek : "**L'équipée sauvage**" ("The Wild One") (1953),
Sony Pictures Entertainment, 1999.

Richard Brooks : "**Graine de violence**" ("Blackboard Jungle") (1955),
Warner Home Vidéo France, 2006.

Richard Curtis : "**Good Morning England**", Universal Studio Canal Vidéo, 2009

Saul Swimmer : "**George Harrison & Friends : The Concert For The Bangla Desh**"
(1971, Warner Vision France, 2006.

Georges Lucas : "**American Graffiti**" (1973), Aventi, 2008.

Albert Magnoli : "**Purple Rain**", Warner Bros., 1999.

Albert Maysles, David Maysles et Charlotte Zwerin : "**Gimme Shelter**" (1970),
Warner Home Vidéo, 2009.

D.A. Pennebaker : "**Don't Look Back**" (1967), double DVD Sony, 2007.

Nicholas Ray : "**La fureur de vivre**" ("Rebel without a cause"), 1955, Warner Home Vidéo, 2003.

Julian Temple : "**The Great Rock'n'roll Swindle**" (1979), Sony (import), 2005.

Michael Warleigh : "**Woodstock**" (1970), coffret de quatre DVDs ou deux Blu-Ray,
Warner Home Vidéo, 2009.

12 - Quelques journaux spécialisés et leur site internet

Les Inrockuptibles, hebdomadaire
www.lesinrocks.com

Le Monde, quotidien
www.lemonde.fr

Rock & Folk
www.rocknfolk.com

Rock and Roll Revue, trimestriel
www.rockandrollrevue.org

Vibrations, mensuel
www.vibrations.ch

X-Roads, mensuel
www.myspace.com/xroadsband

On peut également consulter sur le site du Jeu de l'Ouïe www.jeudelouie.com
les dossiers d'accompagnement des conférences-concerts suivantes :

- "Le blues", par Pascal Bussy, le 12 octobre 2006.
- "Le rock", par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 20 juin 2007.
- "Décryptage du rock / 1 : Naissance et explosion du rock",
par Pascal Bussy, le 27 février 2010.
- "Décryptage du rock / 2 : 1960 - 1989 : Les trente glorieuses",
par Pascal Bussy, le 7 octobre 2010.